

COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « [Ethnologie française](#) »

2017/1 N° 165 | pages 151 à 170

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130788096

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2017-1-page-151.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus », *Ethnologie française* 2017/1 (N° 165), p. 151-170.
DOI 10.3917/ethn.171.0151

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Comptes rendus

- 152 *Angel Patriots. The Crash of United Flight 93 and the Myth of America*
[**Alexander T. Riley, 2015**]
par Jérôme Truc
- 153 *Rapa. Ile du bout du monde, Ile dans le monde*
[**Christian Ghasarian, 2014**]
par Eric Wittersheim
- 155 *Excursions in Realist Anthropology: A Merological Approach*
[**David Zeitlyn and Roger Just, 2014**]
par Maria Couroucli
- 157 *Théorie de l'acte d'image*
[**Horst Bredekamp, 2015 [2010]**]
par Arnaud Esquerre
- 160 *L'ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent XVI^e-XXI^e siècles*
[**Françoise Waquet, 2015**]
par Sophie Houdart
- 163 *La diversité des patrimoines. Du rejet du discours à l'éloge des pratiques*
[**Daniela Moisa et Jessica Roda, (dir.), 2015**]
par Laurent Sébastien Fournier
- 165 *S'immerger en apnée. Cultures motrices et symbolismes aquatiques*
[**Mary Schirrer (dir.), 2015**]
par Julien Fuchs
- 166 *Genre et jeux vidéo*
[**Fanny Lignon (dir.), 2015**]
par Marie Buscatto
- 168 *Histoires de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine*
[**Solène Billaud, Sibylle Gollac, Alexandra Oeser et Julie Pagis (dir.), 2015**]
et
Faire et défaire des affaires en famille
[**Dominique Jacques-Jouvenot et Yvan Droz (dir.), 2015**]
par Martine Segalen

Alexander T. Riley
Angel Patriots. The Crash of United Flight 93 and the Myth of America
 New York, New York University Press, 2015, 317 p.

par G r me Truc
 CNRS – Institut des Sciences sociales
 du Politique
 gerome.truc@cnrs.fr

Si l'on a surtout retenu des attaques terroristes du 11 septembre 2001 le double attentat-suicide contre les tours du World Trade Center, on sait que furent aussi détournés ce jour-là deux autres avions, dont l'un fut projet  contre le Pentagone tandis que l'autre s' crasa dans un champ en Pennsylvanie sans avoir pu atteindre sa cible (vraisemblablement la Maison-Blanche ou le Capitole). Le crash du vol United 93   Shanksville, survenu sans que l'on puisse rien en voir quelques minutes à peine après l'effondrement de la première des deux tours du World Trade Center qui focalisa toute l'attention, a depuis été largement oublié en Europe. Aux  tats-Unis, en revanche, il a acquis un statut mythique, la mutinerie des passagers empêchant les terroristes d'aller au bout de leur mission ayant été érigée en symbole de « l'h ro isme américain ».   partir d'une enquête de terrain réalisée sur le site du crash du vol United 93 – devenu un important lieu de tourisme mémorial aux  tats-Unis – et d'une analyse des multiples livres et films auxquels ce crash a donné lieu depuis 2001, Alexander T. Riley entreprend ainsi dans *Angel Patriots* de mettre en lumière ce que ce mythe des temps modernes dit de l'identité américaine post-11-Septembre. Il livre en cela une étude emblématique de ce courant lui-même très américain qu'est la *cultural sociology*.

Professeur de sociologie et d'anthropologie   Bucknell University, Alexander T. Riley n'est pas tout à fait inconnu chez nous. Spécialiste de Durkheim (auquel il a consacré un manuel)¹ et du durkheimisme, on lui doit une belle édition des lettres envoyées par Robert Hertz à sa femme durant la Première Guerre mondiale, réalisée en association avec le regretté Philippe Besnard². Il a également contribué à la traduction en anglais d'un recueil de textes de Marcel

Mauss, Henri Hubert et Robert Hertz, publié en 2009 sous le titre *Saints, Heroes, Myths and Rites: Classical Durkheimian Studies of Religion and Society*³. Ces textes et le Durkheim des *Formes élémentaires de la vie religieuse* lui servent de point d'appui dans *Angel Patriots* pour analyser le phénomène de « sacralisation » dont le vol United 93 fait l'objet aux  tats-Unis. Articulés aux travaux classiques de Robert Bellah sur la religion civile américaine, ils constituent en somme la matrice théorique de son ouvrage.

Le premier chapitre, à caractère introductif, s'attache précisément à expliciter cette matrice et à justifier l'intérêt du cas du vol United 93 pour comprendre ce qu'il advient de cette religion civile et de la mythologie qui lui est associée dans la société américaine post-11-Septembre, tandis que le deuxième situe, lui, le livre au regard de l'abondante littérature sur les rapports à la mort et aux  v nements traumatiques en Occident. Ce n'est donc qu'à compter du troisième chapitre qu'Alexander T. Riley entre dans le « vif de l'enquête » en convoquant des matériaux empiriques. Il s'agit d'abord d'observations répétées sur plusieurs années auprès du mémorial temporaire présent aux abords du site du crash jusqu'en 2011, dont il analyse la composition matérielle et la logique symbolique, puis, dans le quatrième chapitre, d'observations réalisées dans une chapelle ouverte non loin de là pour accueillir dans un esprit se voulant œcuménique les visiteurs souhaitant se recueillir en mémoire des « héros » du vol United 93 – un objet d'étude des plus singuliers, qui intéressera particulièrement les sociologues et anthropologues des religions. Le chapitre 5, pour sa part, se centre sur le mémorial permanent inauguré en 2011 : s'il n'a pas directement enquêté dessus, Alexander T. Riley examine minutieusement les controverses dont sa conception et sa construction ont fait l'objet. Vient ensuite une analyse approfondie de la narration mythologique du vol United 93, et de la figure « archétypale » du héros américain qui s'en dégage, à partir des nombreux livres (chapitre 6) et films (chapitre 7) qui lui ont été consacrés. Le chapitre 8, enfin, restitue l'expérience des visiteurs du site du crash en livrant les résultats d'une série d'entretiens menés par l'auteur dans le mémorial temporaire à l'été et à l'automne 2009.

Si cette structuration du livre a le mérite de la clarté, elle n'évite toutefois pas les répétitions et implique des

1. Alexander T. Riley, 2014, *The Social Thought of Emile Durkheim*, Thousand Oaks Sage.

2. Alexander T. Riley et Philippe Besnard, 2002, *Un Ethnologue dans les tranchées*, Paris, CNRS  ditions.

3. Alexander T. Riley, Sarah Daynes and Cyril Insnart (ed. and trans.), 2009, *Saints, Heroes, Myths and Rites: Classical Durkheimian Studies of Religion and Society*, Boulder, Co, Paradigm Press.

renvois fréquents d'un chapitre à l'autre, qui alourdissent parfois la lecture. C'est typiquement le cas au sujet des « ambassadeurs », chargés d'orienter les visiteurs du mémorial temporaire et de répondre à leurs questions, dont le rôle central dans l'expérience du site mémoriel est souligné dès la fin du chapitre 3 [100-104], mais n'est abordé qu'au terme du livre, et de manière très rapide [276-280], juste avant la conclusion. On aurait pu s'attendre à ce qu'ils soient, au contraire, placés au cœur de l'analyse et qu'un chapitre spécifique leur soit éventuellement dédié. Que tel ne soit pas le cas renvoie, plus profondément, au statut problématique que l'auteur accorde, suivant une démarche typiquement culturaliste, à la subjectivité des acteurs : rassemblés en bout de course, les entretiens réalisés avec eux n'ont en somme de valeur qu'illustrative ; ils viennent corroborer une démonstration qui pourrait aussi bien s'en passer – d'où le caractère parfois convenu de certaines analyses, par exemple sur la fonction « totémique » du drapeau américain [90-99].

Ce caractère résiduel des représentations individuelles va de pair avec la quasi-absence de référence à Maurice Halbwachs – cité une seule fois seulement, de manière tout à fait convenue, dans le chapitre introductif [30] – qui, de tous les sociologues durkheimiens, est incontestablement celui qui a le plus fait évoluer sur ce point l'œuvre du maître, dont se revendique Alexander T. Riley. On ne saurait bien entendu lui en faire totalement grief, tant il est vrai que l'œuvre d'Halbwachs, redécouverte en France depuis une quinzaine d'années seulement, reste encore très largement méconnue et sous-traduite aux États-Unis. Pour autant, eu égard à la nature de son travail, qui relève d'abord et avant tout de l'étude d'un lieu de mémoire, on ne peut que regretter que l'auteur ne se positionne pas plus clairement par rapport à la littérature ayant trait à la sociologie de la mémoire initiée par Halbwachs et, plus spécifiquement encore, à la question de l'ancrage spatial des phénomènes mémoriels, bien étudiée par ce dernier. L'absence dans la bibliographie d'un ouvrage tel que *Shadowed Ground: America's Landscapes of Violence and Tragedy*, du géographe américain Kenneth E. Foote⁴ (University of Texas Press, 1997) apparaît de ce point de vue dommageable : elle aurait pu permettre d'ouvrir l'analyse à une perspective plus pragmatique, sensible aux usages des sites mémoriels (et aux inflexions de ces

usages au fil du temps), et pas simplement aux représentations collectives qui s'y incarnent.

Ces remarques n'enlèvent toutefois rien aux vertus intrinsèques de l'ouvrage, qui de plus est très agréablement écrit et richement illustré. La qualité des descriptions ethnographiques et des analyses qu'Alexander T. Riley y livre, de même que la remarquable réflexivité dont il y fait preuve, à la fois sur sa posture d'ethnographe et sur son rapport de citoyen américain à l'objet qu'il étudie, font de *Angel Patriots* un livre appelé à faire référence dans son domaine – et qui atteste aussi du fait que, quinze ans après le 11-Septembre, le temps est enfin venu de voir paraître de belles études de fond sur cet événement majeur de l'histoire contemporaine.

Christian Ghasarian

Rapa. Île du bout du monde, île dans le monde
Paris, Editions Demopolis, 2014, 591 p.

par Eric Wittersheim

PSL-EHESS-IRIS

Eric.wittersheim@ehess.fr

Rapa, qui donne son nom à l'imposante monographie de Christian Ghasarian, n'usurpe pas le surnom d'« île du bout du monde » qui sert de sous-titre à l'ouvrage. Il s'agit d'une toute petite île d'environ 40 km², située à environ 1 250 km au sud-est de Tahiti, et peuplée d'environ 500 habitants. L'île fait partie de l'archipel des Australes et n'est reliée aux autres îles de la Polynésie française que par un bateau qui la dessert tous les deux mois, au bout d'une longue traversée de neuf jours dont l'auteur nous fait partager les affres. Rapa (à ne pas confondre avec Rapa Nui, qui est le nom polynésien de l'île de Pâques) est sans doute l'un des « terrains » les plus périphériques et les plus éloignés du vaste monde urbain, surpeuplé, hyperconnecté, industrialisé et pollué, et qui est désormais le lot de la plupart de communautés humaines comme des anthropologues qui les étudient. Mais, comme de nombreux autres territoires insulaires du Pacifique Sud menacés par le changement climatique, l'île de Rapa fait en outre face, aujourd'hui, à de graves problèmes de résilience. En cela, elle est aussi, comme l'indique la 2^e partie du sous-titre, une « île dans le monde ».

C. Ghasarian suggère que les habitants de Rapa s'efforcent de répondre avec « créativité » et « réciprocité » aux nombreuses difficultés auxquelles ils font

4. Kenneth E. Foote, 1997, *Shadowed Ground: America's Landscapes of Violence and Tragedy*, Austin, University of Texas.

face pour continuer à habiter leur île tout en s'ouvrant au monde. Son propos ne s'inscrit pourtant pas dans la lignée d'une littérature bienveillante et parfois un peu démagogique, qui ne veut voir parmi les peuples indigènes d'Océanie que du consensus et des formes de solidarité que l'on ne trouverait plus en Occident. Mais C. Ghasarian ne perd jamais dans son livre le fil d'une anthropologie qui tente d'articuler le local et le global car il pense que Rapa est « un lieu clé pour comprendre les dynamiques insulaires du Pacifique » [19]. Ainsi, l'importance des échanges entre la population vivant hors de Rapa (et notamment sur l'île de Tahiti, où se situe la « capitale » de la Polynésie française, Papeete) et les insulaires qui y vivent toujours est au cœur de cette monographie qui, tout en étant d'une facture assez classique, ne se contente pas d'observer ce qui se passe au cœur du village, mais suit le cours des réseaux familiaux et sociaux des Polynésiens au *xxi*^e siècle.

L'ouvrage est constitué de quatre parties : la première présente les hommes et le milieu (« Rapa, archipel des Australes, Polynésie française ») ; la deuxième est consacrée aux dynamiques sociales interne à l'île (« Mondes insulaires ») ; la troisième porte sur les rapports entre Rapa et les autres archipels (« Extra-insularité et dynamiques trans-insulaires ») et enfin la quatrième (« Centralités et périphéries insulaires ») qui réfléchit aux implications théoriques d'une anthropologie multi-située à l'ère de la globalisation. Ces quatre parties sont elles-mêmes divisées en douze chapitres, qui font une large place aux notes de terrain et notamment aux observations menées par l'auteur lors de services religieux, de réunions politiques et de moments plus informels, familiaux notamment, s'étalant sur de près de quinze années.

L'île de Rapa est connue, parmi les chercheurs océanistes, grâce au livre de l'anthropologue américain Allan Hanson¹. Ghasarian s'inscrit dans la continuité de celui-ci, à qui il a d'ailleurs demandé de préfacier son livre. Cette île constitue un territoire unique sur plusieurs points. D'abord par le fait qu'elle s'appuie sur un « conseil des Sages *élu* » pour s'administrer au jour le jour ; et ensuite parce qu'elle est régie par un principe d'indivision foncière généralisée, un cas unique dans la région océanienne. Il convient de s'arrêter sur cette dernière particularité : du point de vue du droit français, un territoire délimité dont les terres sont la

propriété collective de la population, cela n'existe pas, a priori. Mais pourtant si. Cette situation paraît d'autant plus originale que Rapa se trouve au cœur de l'océan Pacifique, au milieu d'îles et de populations dont le rapport à la terre et les différents systèmes de régimes fonciers constituent un thème central dans l'histoire de l'anthropologie².

De nombreux auteurs perpétuent le mythe consensuel d'une Océanie égalitariste où la terre n'appartient pas aux hommes, mais où « ce sont les hommes qui appartiennent à la terre ». A Rapa, où la terre n'appartient pas à des personnes physiques mais à des *kopu* ou « ramages » (que les gens de l'île appellent « clans » de nos jours), les efforts des insulaires pour créer de la richesse sur l'île, notamment par le biais de projets d'exploitation agricole, entrent en contradiction avec ce système atypique de tenure foncière. Pour obtenir le droit de planter et exploiter une terre, il faut l'accord du clan ou *kopu* et donc, *in fine*, d'une institution sociale fondée sur des intérêts communs mais également traversée par des tensions et des intérêts divergents. Et si le *kopu* sert de médiateur, c'est bien entre des hommes que naissent les conflits au sujet de la terre. Cela n'est pas sans conséquence sur le départ de certains Rapans, cherchant dans la migration à Papeete ou vers d'autres îles de l'archipel une liberté d'action qui compense la perte des bénéfices de l'autochtonie. Comme dans les archipels polynésiens indépendants (Samoa, Tonga...), les revenus envoyés à leurs familles par les migrants (*remittances* en anglais) constituent un apport très important dans l'économie de l'île ; la population des Rapans vivant ailleurs que sur leur île (et notamment à Papeete) est trois à quatre fois supérieure à celle qui y vit encore. Comme le souligne Hanson dans sa préface à l'ouvrage, la dépendance des habitants vis-à-vis de Papeete s'est considérablement accrue depuis 1963, date à laquelle celui-ci a effectué son premier terrain. Le maintien de certaines pratiques et modes de vie perçus comme ancestraux, malgré les profonds changements survenus, alimente l'idée romantique d'une vie simple, en autarcie, qu'une rupture des liens avec le reste du monde n'altérerait guère. Il n'en est rien, à la fois car Rapa est véritablement « dans le monde » (et dépendante de lui) mais aussi pour des raisons bien propres à l'île et à sa situation particulière.

1. Allan Hanson, 1974, *Rapa. Une île polynésienne hier et aujourd'hui*, Paris, Editions de la Société des Océanistes.

2. cf. *Etudes rurales*, 1992, numéro spécial « La terre et le Pacifique », sous la direction de Jean-François Baré :127-128.

La logique du système des *kopu* implique également un certain nombre d'interdits dans le champ de la parenté, notamment la règle qui oblige à aller chercher un « troisième sang », pour contourner le risque de consanguinité [104]. C'est ce qui pousse une grande partie des jeunes à chercher ailleurs que sur leur île des possibilités de mariage pour trouver un « sang extérieur ». C. Ghasarian y voit l'une des motivations de ces derniers à s'investir massivement dans des activités comme le *Heiva* (concours de danse tahitienne), les jeux sportifs et les activités religieuses inter-îles [105]. Cet exemple illustre bien la notion de « créativité » que mobilise l'auteur pour définir l'attitude des habitants de Rapa face aux défis que constitue le fait de vivre sur une île aussi petite et aussi périphérique. Mais les obligations de type culturel ne sont pas les seules à influencer sur les comportements et les choix des habitants. L'un des principaux changements survenus au cours de la période contemporaine est le renforcement du contrôle et de l'action de l'État : obligation de scolarité jusqu'à 16 ans qui oblige les jeunes à quitter l'île au moins provisoirement, celle-ci ne possédant pas de collège ; obligation d'accoucher à l'hôpital, qui conduit les femmes à se rendre à Papeete dès leur septième mois de grossesse : la circulation accrue des personnes et l'intensification des relations entre îles et archipels n'est pas qu'une vue de l'esprit, qui aurait germé chez certains anthropologues dits postmodernes : elle est parfois inscrite dans des lois et des logiques d'État, ici, l'État français en l'occurrence. Ce qui n'empêche pas l'auteur de les penser à l'aide des outils proposés par les anthropologues de la globalisation.

C. Ghasarian (qui a également mené des enquêtes sur l'île de la Réunion ainsi qu'aux États-Unis) est en effet l'un des rares anthropologues français à faire depuis longtemps référence aux débats sur ce que l'on appelle parfois abusivement, en France, le « postmodernisme », à travers des questions traitant de la circulation des personnes ou de l'articulation entre le local et le global, en faisant un usage critique de notions comme l'« hybridité » développée par Ulf Hannerz³. Allan Hanson, l'anthropologue qui l'a précédé à Rapa, fut déjà en son temps l'auteur d'un article au cœur d'une vive polémique⁴, qui tentait de saisir les dynamiques de la continuité culturelle. Paradoxe donc, que l'analyse des deux principaux anthropologues à avoir

travaillé à Rapa soit traversée par les théories de l'hybridité, de la circulation nationale et, de manière plus générale, de la globalisation ? Non, si l'on prend la mesure de ce qu'est le Pacifique, un continent depuis longtemps ouvert à la « modernité » par les échanges économiques, la colonisation et l'évangélisation. En cela, l'ouvrage de Ghasarian s'inscrit dans une longue tradition de travaux hétérodoxes sur le Pacifique (Marshall Sahlins, James Clifford, Nicholas Thomas, Jonathan Friedman).

En revanche, et au contraire de ces auteurs, Ghasarian a pratiqué à Rapa, au cours de 15 années de terrain, une forme de *slow science* dans la longue durée que peu d'anthropologues ont aujourd'hui le luxe de pouvoir pratiquer. Cela apporte à son livre, outre un remarquable souci de précision, une touche d'émotion et d'humanité qui fait bien souvent défaut à l'écriture anthropologique. On notera la présence fort utile d'un glossaire et d'un index, ainsi que d'un beau cahier central de photographies prises par l'auteur, et l'on regrettera simplement la brièveté de l'épilogue (trois pages), là où l'on se serait attendu à une conclusion plus fournie, relatant de manière synthétique les attendus théoriques et méthodologiques d'une telle ethnologie au long cours.

David Zeitlyn and Roger Just

Excursions in Realist Anthropology: A Merological Approach
Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars, 2014,
156 p.

par Maria Couroucli
Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie
du Contemporain
CNRS/EHESS
maria.couroucli@cnr.fr

Ce livre s'annonce comme un plaidoyer pour une pratique « réaliste » en anthropologie s'appuyant sur une lecture critique des fondements philosophiques des tendances contemporaines en anthropologie, du relativisme aux différentes ontologies. Farouches défenseurs de la pratique de terrain, les deux auteurs tricotent leur argumentation à partir d'une mise à plat de la nature du travail anthropologique, de l'observation participante des communautés humaines à la construction de schémas explicatifs. Le « réalisme » est présenté comme un « juste milieu militant » (d'après

3. Ulf Hannerz, 1991, *Cultural Complexity - Studies in the Social Organization of Meaning*, New York, Columbia University Press.

4. Allan Hanson, 1989, "The Making of the Maori. Cultural Invention and its Logic", *American Anthropologist*, 91(4): 890-902.

Herzfeld, 1997)¹, entre deux postures opposées et simplistes, celle du positivisme (réalisme extrême) d'une part et celle du relativisme extrême d'autre part. Le terme *merological* se réfère à la partialité (du grec *meros* : partie) de tout savoir scientifique transformé ici en force analytique pour l'anthropologie, puisque celle-ci se donne comme objet l'exploration de ce qui est non explicite ou non traduisible – dans une société donnée. Pour Zeitlyn et Just, l'anthropologie mérologique est « partielle et honnête sur le fait de sa partialité » : en reconnaissant la partialité de sa connaissance, l'anthropologue est capable d'une part d'organiser celle-ci en prenant en compte le fait qu'elle ne peut être que réductive et sélective, et aussi en considérant l'analyse anthropologique comme non exclusive des autres approches.

Le volume reprend en partie des articles déjà publiés ailleurs par les deux auteurs individuellement, complétés par trois nouveaux chapitres écrits à deux mains et il est manifestement conçu comme un livre de positionnement théorique et méthodologique. La force du texte repose sur l'érudition des auteurs et leur longue expérience de l'enseignement, qui leur permettent de passer de l'ethnographie fine à la théorisation la plus ardue dans une écriture fluide.

Les deux premiers chapitres sont consacrés à la construction du positionnement central, réaliste et mérologique, qui se décline par rapport à des schémas et questions théoriques de l'anthropologie, parmi lesquels la question de l'écriture et ses rapports avec l'oral, de l'auteur, de l'identité individuelle et collective, du statut public et social du sens (*meaning*), les limites de l'approche ethnométhodologique des interactions. L'argumentation en faveur du positionnement central, que la connaissance est toujours partielle et que les postures extrêmes – positivistes comme relativistes – mènent à des culs-de-sac, est construite à travers une vaste revue critique de la fabrication du savoir anthropologique, d'Evans-Pritchard à Latour et Hastrup en passant par Wittgenstein. Les chapitres qui suivent présentent une mise en pratique de cette posture épistémologique, à partir d'analyses diverses. Le chapitre 3 offre une réflexion sur le statut des affirmations qui mettent au défi les analyses relativistes, telle l'idée du paysan Mambila au Cameroun que les coqs pondent des œufs. Le chapitre 4 concerne une thématique proche, sur la manière dont les pêcheurs d'Apollo Bay en Victoria

(Australie) traitent leurs bateaux comme s'ils étaient des femmes : s'agit-il d'une simple métaphore ? Au chapitre 5, retour au Cameroun pour s'interroger sur le statut des « mensonges » et des conversations en général, entre terrain ethnographique et salle de séminaire. Les chapitres 6 et 7 emmènent le lecteur en Grèce : dans un texte haut en couleurs il est invité à partager les questionnements de l'anthropologue sur son terrain à propos des affirmations des pères et des fils sur leurs habitudes de sociabilité et d'évitement. C'est une occasion de s'interroger sur la théorie de la pratique de Bourdieu et le remplacement des « règles » par des « stratégies » dans l'analyse des rapports sociaux. Le concept d'*habitus* n'est pas la solution, selon Just : tant que Bourdieu n'explique pas « comment » fonctionne l'interface entre l'individuel et le social, il n'y a pas de raison d'abandonner le langage sociologique des règles. En fait, le concept d'*habitus* « demeure un problème déguisé en solution » [82]. Le chapitre 8 propose une analyse du problème de la traduction culturelle, à partir du constat d'Edmund Leach sur la nécessité pour l'anthropologie d'établir une méthodologie pour traduire les langages culturels, « mission peu romantique mais importante ».

Zeitlyn s'interroge sur la pratique de l'anthropologie comme un effort pour comprendre les autres dans leur monde propre, à la fois comment « ils » voient les choses et comment cela est « vu » de notre point de vue. Depuis Quine [1960]², l'anthropologie est mise au défi de réagir à sa réflexion sur la traduction et son concept de « traduction radicale », qui a pour origine le constat qu'il n'existe pas une seule bonne traduction. Le but de l'anthropologie étant d'analyser la manière dont les individus et les sociétés appréhendent le monde dans lequel ils vivent, la question de la traduction, associée aux recherches sur le sens, demeure centrale. C'est une occasion de revisiter des questions classiques, comme l'opposition entre oral et écrit, la proximité culturelle ou la pertinence du contexte, pour s'interroger sur la question de l'ethnographie comme « une série de conversations où la compréhension (partielle et fragmentaire) est négociée entre l'anthropologue et les gens avec qui ils travaillent » [113].

Ici, comme dans le chapitre final, les auteurs proposent des commentaires sur des concepts-clés de l'anthropologie contemporaine, élaborés à partir des fiches

1. Michael Herzfeld, 1997, *Cultural Intimacy: Social Poetics in the Nation-State*, New York, Routledge.

2. W. V. Quine, 1960, *Word and Object*, Cambridge, Technology Press of the Massachusetts Institute of Technology, Studies in communication.

de lecture riches et complexes, à propos des textes fondamentaux du positivisme, du relativisme et du réalisme. Comme mentionné plus haut, il s'agit d'un livre didactique, souvent amusant à lire, qui contient une multitude de références utiles à l'étudiant comme au chercheur, tricotées avec minutie autour d'une argumentation militante en faveur d'une anthropologie de terrain capable d'interroger des théories, surtout celles qui se veulent relativistes mais qui pêchent par universalisme. Un seul regret : le dernier chapitre laisse le lecteur sur sa faim. La revue finale des débats entre positivistes et relativistes aurait pu être plus élaborée et, surtout, la conclusion est trop courte : elle revient trop vite sur l'argument central du livre et les dernières pages sont moins robustes qu'on aurait espéré. Néanmoins, la grande qualité de ce livre demeure son caractère décalé, habité par un sens de l'humour bien anglais, qui ne cherche ni consensus ni approbation, et qui s'en sort très bien.

Horst Bredekamp

Théorie de l'acte d'image

traduction de Frédéric Joly, en collaboration avec Yves Sintomer

Paris, La Découverte, 2015 [2010], 380 p.

par *Arnaud Esquerre*

CNRS-LESC

a_esquerre@hotmail.com

Est-il encore pertinent de vouloir penser les images comme dotées d'une capacité d'action ? On ne peut qu'être frappé par la multitude des propositions qui ont tendu dans cette direction depuis les années 1990 en anthropologie, l'une des plus fameuses étant celle d'Alfred Gell, en 1998, présentée dans *L'Art et ses agents*¹, mais aussi dans d'autres disciplines, notamment en histoire. L'idée, qui avait probablement un zeste d'originalité lorsqu'elle a émergé dans les sciences humaines, est finalement devenue banale en deux décennies, se déclinant en de nombreuses variantes. L'historien Horst Bredekamp l'a reprise à son tour en 2007, lors des Conférences Adorno, publiées dans une version remaniée en 2010 [et traduites en 2015 en français]. Rappelant qu'au début des années 1960,

1. Alfred Gell, 2009 [1998], *L'Art et ses agents*, Dijon, Les Presses du Réel.

Henri Lefebvre affirmait déjà que « l'image est acte »², Bredekamp n'ignore pas que l'« acte d'image » est un concept en vogue, défendu depuis l'égyptologue Jan Assman³ jusqu'à l'anthropologue Liza Bakewell [parlant d'« *image acts* »⁴], et qui, en langue française, a fait l'objet en 2010 [postérieurement donc, aux conférences de Bredekamp] d'un ouvrage collectif, participant à ce mouvement général, *La Performance des images*, sous la direction d'Alain Dierkens, Gil Bartholeyns et Thomas Golsenne⁵, ces deux derniers signant un texte qui s'intitule précisément « Une théorie des actes d'images ». L'œuvre qui agit, ou l'acte d'image, constitue donc une problématique largement partagée dans le monde académique, au-delà des disciplines et des frontières linguistiques, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, et la publication de l'ouvrage de Bredekamp est l'occasion de réfléchir aux implications de cette théorie si séduisante au premier abord, notamment en anthropologie, puisqu'elle permet souvent d'expliquer facilement pourquoi certaines communautés humaines doteraient de capacité d'action des choses, qui sont inanimées pour d'autres.

Bredekamp fait débiter « l'image » avec les pierres taillées, soit à plus de deux millions d'années, l'homme étant « celui qui se montre capable de transformer des formations de la nature en images » [21]. L'image se définirait comme quelque chose qui est perçue, par l'œil, mais aussi par le toucher – l'œil humain étant conçu comme pouvant voir et toucher –, et qui, avant d'être perçue, aurait quitté sa forme originelle non humaine, « naturelle », en ayant été modifiée par un acte humain dont elle garderait la trace incorporée : « Dès qu'une chose de la nature laisse discerner en elle une trace d'intervention humaine, elle satisfait aux conditions d'existence de la notion d'image » [25].

La théorie de l'acte d'image de Bredekamp se réclame de celle de l'acte de langage d'Austin, dont le célèbre ouvrage *Quand dire, c'est faire* a inspiré tant de chercheurs en sciences sociales⁶. L'historien installe, à

2. Henri Lefebvre, 1961, *Critique de la vie quotidienne II. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, Paris, L'Arche : 290.

3. Dans un texte récemment traduit en français publié dans un recueil sur les « anthropologie du visuel » : Jan Assman, 2015 [1990], « Le pouvoir des images. De la performativité des images en Égypte ancienne », in Emmanuel Alloa (dir.), *Penser l'image II. Anthropologies du visuel*, Dijon, Les Presses du Réel : 173-206.

4. Liza Bakewell, 1998, « Image Acts », *American Anthropologist*, 100 (1) : 22-32.

5. Alain Dierkens, Gil Bartholeyns et Thomas Golsenne, 2010, *La Performance des images*, Bruxelles, Editions de l'université de Bruxelles.

6. John L. Austin, 1970 [1962], *Quand dire, c'est faire*, Paris, Le Seuil.

la place de l'énonciateur, l'image qui serait alors dotée d'une puissance – l'équivalent de la force illocutoire de l'énoncé –, destinée à un regardeur, lequel serait toujours humain et doté de la capacité de voir, si bien que « la problématique de l'acte d'image consiste à déterminer la puissance dont est capable l'image, ce pouvoir qui lui permet, dans la contemplation ou l'effleurement, de passer de la latence à l'influence visible sur la sensation, la pensée et l'action » [44]. Sa définition ainsi forgée, Bredekamp distingue quatre perspectives. La première est celle d'« œuvres » dont des inscriptions et des écrits les font parler à la première personne, telle qu'une coupe grecque portant l'inscription « Je suis le récipient de Tharios » [53], ou le célèbre portrait dit de *L'Homme au turban rouge* sur le cadre duquel est écrit « Jan Van Eyck m'a fait le 21 octobre de l'an 1433 » [73]. De telles choses peuvent faire référence à leur créateur, à leur propriétaire, ou à leur utilisateur.

Puis Bredekamp déroule trois catégories fondées non plus sur le langage, mais sur le rapport au corps humain : l'acte d'image schématique, l'acte d'image substitutif, et l'acte d'image intrinsèque. L'acte schématique se caractérise par le fait que l'image se comporterait comme un corps vivant, possibilité que l'historien repère dans trois cas : le « tableau vivant » (des humains se figeant comme des sculptures), les automates et la personnification d'un objet. Dans l'acte substitutif, l'image et le corps humain s'échangeraient : le corps humain serait traité comme une image, et l'image comme un corps humain. Ce rapport de substitution aurait pour fondement l'« Image vraie », telle la *Vera Icon*, relique du linge portant la trace du visage du Christ [160-161], et dont serait héritière la photographie à ses débuts au XIX^e siècle, dans la mesure où il y aurait toujours « l'espoir de pouvoir reconnaître dans l'image quelque chose de « vrai » » [177]. C'est pourquoi la destruction de ce type d'images, « l'agression iconoclaste », permettrait de porter atteinte aux humains auxquels elles se réfèrent : « les images peuvent être endommagées ou détruites à la place des personnes, ou comme si elles étaient des personnes » [196-197]. Enfin, l'acte d'image intrinsèque serait produit par la puissance de la forme agencée en tant que forme. Le regardeur peut être bouleversé, terrifié par la chose regardée, comme s'il était « regardé » par la chose, qui devient « chose regardante » [229], ou bien l'artiste devient le médium de la chose, comme le peintre Jackson Pollock qui « se considérait comme un médium de l'énergie contenue dans l'art » [249], ou encore

la forme d'une chose s'impose comme « image-souvenir ». C'est ainsi qu'un pleurant du tombeau de Philippe II de Bourgogne vue à Dijon par l'architecte Frank Gehry s'est « imposé » dans l'architecture du bâtiment qu'il a dessiné pour la DZ Bank sur la Pariser Platz à Berlin [263-267] : la forme ondulée de la capuche du pleurant serait devenue une « image-souvenir » qui se serait retrouvée dans les contours du toit de la salle de conférence du bâtiment.

L'ensemble de l'ambitieux exposé de Bredekamp peut être interrogé en partant de chacun des termes du titre de son ouvrage. Il faut, pour commencer, reprendre la définition de ce qu'est une image, au sens où l'emploie Bredekamp : « tout type de façonnage de forme » [25], « dès que des choses de la nature présentent un minimum de traces de travail humain » [27], « peu importe le média, la taille ou la qualité » [253]. Bref, une image est définie comme quelque chose « de la nature » qui se donne à voir et qui « implique un minimum d'intervention humaine » [295]. Avec une définition si floue, le problème est, dès lors, de déterminer ce que n'est pas une image. Car presque tout ce qui nous environne sur terre, y compris le moindre paysage, comporte, au début du XXI^e siècle, une trace d'intervention humaine. Or Bredekamp ne se préoccupe nullement de l'ensemble de l'environnement, pas davantage, d'ailleurs qu'il ne s'interroge sur la notion de « nature », qui lui semble aller de soi, alors même que cette « nature » ne peut exister qu'en étant exclue et rejetée d'une « culture » façonnée comme telle. Toutefois l'auteur se situe clairement, par ses exemples, empruntés pratiquement tous à l'histoire européenne, dans ce que Philippe Descola nomme une ontologie naturaliste, c'est-à-dire que Bredekamp n'envisage pas que ses « actes d'image » puissent être plongés dans des ontologies animistes ou totémiques notamment⁷. La notion de trace humaine n'est guère précisée davantage : à s'en tenir à sa définition, ne pourrait-on considérer que les animaux, dès lors qu'ils ont été nourris par l'homme, portent en eux une trace de ce dernier dans leur forme, et seraient donc des images ?

Davantage que sur une stricte opposition entre humain et non-humain, la théorie de « l'acte d'image » de Bredekamp se fonde sur celle entre, d'un côté, ce qui est entièrement humain, et de l'autre ce qui est quasi humain. Cette division est la seule solution pour comprendre pourquoi chacune de nos apparitions n'est

7. Philippe Descola (dir.), 2010, *La Fabrique des images*, Paris, Somogy / Musée du Quai Branly.

pas une « image », tandis que celle de Michael Jackson se figeant dans sa chorégraphie en est une. C'est-à-dire que, se figeant, il est quasi humain, non pas dans un sens où il serait une chose qui tendrait vers l'humanité, mais au sens où, humain, il perd un peu de son humanité pour tendre (temporairement) vers la chose.

S'inscrivant dans la lignée de Warburg⁸, l'auteur affirme qu'il faut prendre en compte « autant les œuvres d'art que les objets d'usage courant » [284]. Mais force est de constater que les exemples choisis dans leur quasi-totalité ne sont pas des choses triviales, mais des « choses de collection », c'est-à-dire des choses matérielles qui sont inscrites et conservées dans des collections, privées ou publiques, (en l'occurrence principalement publiques pour Bredekamp). Y font exception des photos d'un film du chanteur pop Michael Jackson [126-129], présentées comme « tableau vivant », quelques films, et quelques constructions architecturales. Mais ces films sont ceux de Pasolini [104-105] et de Fritz Lang [124-125], et l'architecte le plus cité est Frank Gehry, – des références qui relèvent de ce que l'on pourrait classer comme de la haute culture.

Il y a donc un écart, et non des moindres, entre ce que la définition de l'image donnée par Bredekamp prétend englober et les cas illustrant sa théorie, qui appartiennent à une même classe de choses, laquelle n'est qu'une infime portion des choses qui pourraient être incluses dans cette définition. Cela ne signifie-t-il pas que les choses de collection possèdent des caractéristiques qui les rendent particulièrement adaptées à la théorie des actes d'image, davantage que les autres choses visibles ? Cette théorie, rappelons-le, se propose de « déterminer la puissance dont est capable l'image », puissance qui lui permet « de passer de la latence à l'influence visible sur la sensation, la pensée et l'action » [44]. Or la plupart des choses portant une trace de travail humain sont destinées à devenir des déchets et à être détruites, ce qui est le sort bien connu des choses standard. La spécificité des choses de collection est qu'elles ont été sélectionnées pour être sauvées de cette destruction et dotées d'une « force mémorielle », garantie par des institutions qui, les soustrayant à la circulation commerciale, leur attribuant une narration, et veillant à leur entretien et à leur restauration, les destinent à l'éternité⁹. On

ne saurait être surpris que des choses ayant fait l'objet d'une telle sélection soient dotées d'une certaine puissance, et cela avant tout par les institutions, sans que Bredekamp semble y prêter attention. Ces choses de collection ne prennent sens, par ailleurs, que dans une totalité où elles sont inscrites, présentant chacune une différence, organisée au sein de cette totalité dont elle comble un manque. Et pour que des choses possèdent une force, il faut que d'autres n'en aient pas ou moins.

Mais Bredekamp ignore tout de la manière dont la puissance des choses se réaliserait. Or la question centrale pour un acte de langage est de déterminer ses conditions de réussite et d'échec. L'historien affirme revenir à la définition de l'acte de langage d'Austin [44], mais il oublie au passage qu'une des caractéristiques identifiées par le linguiste est que les actes de langage ont des conditions précises de réussite et d'échec. Jamais Bredekamp ne se pose la question de savoir en quelles circonstances un acte d'image échouerait. Il suppose que la puissance est contenue dans une image, indépendamment de toute circonstance, et des différences sociales des « regardeurs ». En outre, pour continuer de filer le parallèle austien, la réussite d'un énoncé performatif tel que « La séance est ouverte » tient à ce qu'il est reconnaissable au-delà de l'énonciateur et du récepteur, car un tiers qui aurait assisté à la scène pourrait aussi en rendre compte. Or, comme la puissance prêtée aux images par l'auteur agit en silence sur « la sensation » et la « pensée » du regardeur, c'est-à-dire sur son état intérieur, un tiers serait bien en peine de deviner de quelle sorte de puissance il s'agit. Certes, Bredekamp envisage aussi que l'image puisse conduire le regardeur à agir ; mais, en pratique, pour que telle action de ce dernier soit attribuable à la « puissance » de l'image, il est nécessaire qu'il l'affirme explicitement. La parenté avec l'acte de langage, du moins celle élaborée par Austin dont il se revendique, semble désormais douteuse.

Un des exemples les plus frappants de l'absence de prise en compte des circonstances dans lesquelles est plongée une image pour évaluer ses effets est celui des douze caricatures de Mahomet publiées par un quotidien danois, le *Jyllands-Posten*, en 2005 [213]. Bredekamp fait comme s'il coulait de source que ces images provoquent une colère pour les « adversaires » du « droit de [les] produire et de [les] regarder ». Une

passé et ses effets », *Les temps modernes*, 679, juillet-septembre : 5-72.

8. Aby Warburg, 2012, *L'Atlas Mnémosyne*, Paris, L'écarquillé / INHA.

9. Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, 2014, « La "collection", une forme neuve du capitalisme. La mise en valeur économique du

variante proche de cette théorie à propos de la même affaire des caricatures de Mahomet a été avancée par l'anthropologue Saba Mahmood¹⁰ qui, s'appuyant sur le théoricien des « études visuelles » William J. T. Mitchell¹¹, référence partagée avec Bredekamp, défend l'idée que « les images sont des êtres animés, vivants, sensibles, renfermant des sentiments, des intentions et des désirs, et qu'elles exercent une action sur le monde qui ne tient pas à la seule interprétation »¹². Or rien n'est moins évident. Comme l'a montré Jeanne Favret-Saada¹³, étant donné que l'image représentant Mahomet avec une bombe dans un turban est interprétable de manière diverse, il faut pour en fixer une interprétation, et pour provoquer une réaction d'hostilité qui conduise à des manifestations et jusqu'à la condamnation à mort de son auteur, des collectifs qui ont le pris le temps et la peine de s'organiser à cette seule fin : ce ne sont ni la mondialisation de l'information par Internet, ni les « musulmans » dans leur ensemble qui transforment la publication de ces caricatures en une affaire de dimension internationale, mais l'alliance entre, d'une part, un petit groupe d'imams islamistes issus de la diaspora palestinienne au Moyen-Orient et vivant au Danemark, et, d'autre part, le pouvoir égyptien cherchant, dans une concurrence électorale, à apparaître comme meilleur défenseur de l'islam que les Frères musulmans.

Si la théorie de Bredekamp n'est pas modelée sur les actes de langage, contrairement aux apparences, quelle est-elle ? Il s'agit, en fait, d'une typologie en quatre types, trois jouant sur le rapport entre le corps humain et l'image, et l'une sur le langage et l'image. Or on ignore la genèse d'une telle catégorisation. Cette théorie de l'acte d'image est-elle un repérage catégoriel propre au début du XXI^e siècle, qui permet d'interpréter le passé, sans tenir compte des contextes historiques, et donc sans se soucier de l'anachronisme ? Bredekamp présente cette catégorisation comme si elle avait toujours été présente, du moins depuis l'Antiquité, voire la Préhistoire, et, tantôt serait immuable, tantôt pourrait évoluer. Peu préoccupé des dispositifs

sociaux, Bredekamp ne se pose pas la question de savoir comment et pourquoi des variations adviennent. Et en ce qui concerne la continuité dans le temps, il donne le premier rôle à des êtres singuliers, souvent des artistes, qui « reformulent » des images, prenant acte du fait que la « puissance » des images, aussi forte soit-elle, ne se transmet pas d'image en image, mais en faisant un détour nécessaire par les humains. Cependant, encore une fois, Bredekamp ferme les yeux sur ce dans quoi ces humains sont pris, et les exemples qu'il choisit ne correspondent pas à des expériences ordinaires.

C'est dire, au final, que malgré sa sophistication, la théorie de l'acte d'images de Bredekamp présente de si nombreuses failles qu'elle semble bien peu convaincante. Mais, au-delà de cette proposition particulière, peut-être faut-il admettre plus généralement que les propositions attribuant une capacité d'action aux images se sont révélées des impasses de la pensée, obscurcissant la compréhension du monde davantage qu'elles ne l'ont aidée, et que, fort de ce constat, il faut se résoudre à les abandonner.

Françoise Waquet

L'Ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent XVI-XXI^e siècles

Paris, CNRS Editions, 2015, 360 p.

par Sophie Houdart

CNRS-LESC

sophie.houdart@mae.u-paris10.fr

Françoise Waquet soutient, dans cet ouvrage, un pari ambitieux : donner à voir, sur une échelle de plus de cinq siècles, les « techniques intellectuelles » qui sous-tendent le travail des savants et scientifiques. Par techniques ou « technologies intellectuelles », elle désigne les « outils employés pour repérer et traiter l'information, pour produire et transmettre le savoir, outils qui réfèrent à l'écrit, à l'imprimé, à l'image, au numérique » [8]. On prend là l'envergure de l'entreprise : il s'agit d'un travail systématique de collecte et de description (« inventorier, décrire, analyser », dit-elle [14]) de procédés variés au moyen desquels ceux qui exercent et ont exercé profession de savoir sont parvenus à leurs fins. La matière de ce livre participe donc explicitement de recherches, menées tant en histoire qu'en sociologie ou en anthropologie, qui s'intéressent à la matérialité du savoir et

10. Saba Mahmood, « Raison religieuse et affect laïc : un clivage incommensurable ? », in Talal Asad, Wendy Brown, Judith Butler et Saba Mahmood, 2015 [2009], *La Critique est-elle laïque ? Blasphème, offense et liberté d'expression*, Lyon, Presses universitaires de Lyon : 85-86.

11. William J. T. Mitchell, 2014 [2005], *Que veulent les images ? Une critique de la culture visuelle*, Dijon, Les presses du réel.

12. Saba Mahmood, « Il existe chez les croyants une relation d'intimité avec le Prophète », *Le Monde*, 9 janvier 2016.

13. Jeanne Favret-Saada, 2015 [2007], *Comment produire une crise mondiale avec douze petits dessins*, Paris, Fayard.

qui interrogent, à la manière de la sociologue Karin Knorr-Cetina : « Comment sait-on ce qu'on sait ? »¹. L'ambition de Françoise Waquet tient cependant, au sein de ce champ de recherches, une position singulière. En déployant et maintenant, d'un bout à l'autre du livre, un « regard ample dans le temps comme dans l'espace » [11], porté sur des disciplines très diverses (de la médecine à l'archéologie, ou de l'anthropologie à la géographie ou à la biologie), elle entend développer un contraste avec des travaux d'ordre général qui ont davantage mis en avant les innovations, successions et ruptures, plutôt que les continuités. Pour Françoise Waquet, pourtant, « l'observation du travail scientifique montre la présence concomitante de plusieurs techniques, la coexistence des plus récentes avec les plus archaïques. Elle invite à distinguer résolument invention et usage : ceci n'a pas chassé cela » [13]. Tout en saluant le travail de ses prédécesseurs, dont celui, colossal et représentatif du genre, mené par Christian Jacob², elle adopte ensuite un parti pris d'enquête opposé aux études monographiques qui, en histoire comme en anthropologie, privilégient une approche microscopique des faits de savoir et n'appréhendent, ce faisant, « qu'une réalité limitée, située en un lieu et un moment uniques, hors de toute historicité » [13-14]. Forte de ce positionnement, qui lui fait préférer la trame longue et hétérogène des manières de travailler, Françoise Waquet organise son propos, non pas de manière chronologique, mais thématique, de façon à faire sentir les relations structurelles que les savants ont entretenu au cours des âges, avec les instruments de tous types, qu'ils utilisaient. Elle distingue ainsi trois ordres, qui constituent chacun une des parties du livre.

La première porte sur ce que l'auteur appelle l'« ordre pluriel ». Un consciencieux travail d'inventaire rend saillante « la masse des techniques intellectuelles qui ont cours dans le monde savant, une invention constante au fil du temps et une extrême diversification » [14] – où la masse, l'invention constante et la diversification comptent donc pour caractéristiques des manières de savoir au fil des siècles et des disciplines. La description de n'importe quel bureau de chercheurs campe ici le propos : si l'on passe en revue ce qui s'empile sur les bureaux des intellectuels, leur « capharnaüm » personnel, on verra bel et bien, dans un joyeux désordre :

des livres, des catalogues de livres, des périodiques, des thèses et brouillons, des documents visuels (cartes, planches, dessins, gravures, croquis, schémas, graphiques, photos, films...), des modèles, maquettes ou moulages, des instruments, etc. Le premier effet induit par cet inventaire est celui d'une grande continuité. Ainsi en est-il des périodiques, qui apparaissent comme l'« aboutissement d'un processus à succès qui a commencé en 1665 avec la création du *Journal des savants* » : moins de cent ans plus tard, on en dénombrait 330 dans les sept pays de l'Europe occidentale, pour passer à 30 000 revues et plus d'un million d'articles en 1960, et pas moins de 40 000 périodiques scientifiques, soit 25 millions d'articles, en 1990. Outre ces parutions officielles, on comprend que l'écrit, imprimé ou non, « déborde » de partout : d'être contigus, on réalise ce qu'il y a de commun entre l'usage très répandu, dès le Moyen Âge, des *marginalia*, formes minimales d'annotations dans les marges, et les *preprints* contemporains. On retient également que la formalisation et la systématisation de différents procédés de production ou de communication du savoir procèdent très tôt de la nécessité, ressentie communément par le monde savant, à « avoir une méthode pour économiser temps, forces et argent » [81] : ainsi des fiches, par exemple, qui permettent classement et reclassement à volonté des données et dont l'usage ne devient systématique qu'à la fin du XIX^e siècle. Et c'est une logique similaire de rationalisation qui est à l'œuvre dans la normalisation progressive des articles scientifiques, depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'au format IMRAD (*Introduction, Methods, Results and Discussion*) en cours dans bon nombre de disciplines.

De cette extrême diversité, Françoise Waquet dégage un axe consacré au « corps comme outil intellectuel ». Elle montre que le corps doit être éduqué pour voir, sentir, toucher, autrement dit que la culture savante est une « culture sensible » [114] dans laquelle se sont développées des techniques de maîtrise de soi, souvent implicites, mais dont les descriptions attestent pourtant de la richesse : des postures du corps requises par la présence d'un tableau dans une salle de classe, et du déplacement auquel oblige le rétroprojecteur jusqu'à l'apprentissage plus ou moins formalisé du jeu de face-à-face lors d'une présentation de poster dans les grands colloques aujourd'hui ; de l'« éducation des yeux » en archéologie ou en histoire de l'art à l'appréhension sensible dans les techniques médicales de la palpation ou de la percussion. On voit que ces techniques du corps s'explicitent souvent lors de

1. Karin Knorr-Cetina, 1999, *Epistemic Cultures. How the Sciences Make Knowledge*, Cambridge, Harvard University Press.

2. Christian Jacob (dir.), 2007, *Lieux de savoir I. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel ; Christian Jacob (dir.), 2011, *Lieux de savoir II. Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel.

l'introduction de nouveaux instruments ou nouvelles configurations – non seulement que le nouvel instrument naît lui-même pour « augmenter » les sens, mais qu'il est l'occasion de revenir sur ce qui compte dans l'appréhension sensible des phénomènes.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à ce que Françoise Waquet intitule « L'ordre mixte », pour faire valoir la nature profondément hybride des techniques intellectuelles : plutôt qu'une évolution linéaire des manières de travailler, elle montre comment celles-ci se conjuguent ou s'intègrent entre elles et constituent, ce faisant, de véritables plateformes multimédiales et multisensorielles. Le livre (pour « le lire »), le cahier de laboratoire (pour « l'écrire ») et le poster (pour « le parler ») permettent à Françoise Waquet de montrer à quel point, pour différentes qu'elles soient, ces modalités du travail savant sont des produits mixtes, faits d'éléments textuels et d'éléments iconographiques à tout le moins (le cahier de laboratoire cumulant jusqu'à des lames portant les préparations observées), dont la solidarité n'est d'abord pas allée de soi. De ces supports matériels du savoir, Françoise Waquet remonte jusqu'aux dimensions sensorielles qu'ils incorporent : les sens « entrent en des combinaisons diverses d'intersensorialité » qui mettent à mal les « distinctions par sens séparés qu'opèrent des théories philosophiques ou les représentations hiérarchisées des sens généralisant pour une époque » [209]. Un bon exemple de cette économie mixte du savoir est le format américain de la *small conference*, apparu à la fin des années 1930 et commenté bien plus tard par Margaret Mead et Paul Byers³ comme une méthode de communication s'appuyant sur ce qu'ils appelaient « l'interéchange multisensoriel » : au contraire du colloque, chacun, lors d'une *small conference*, [contribuait] par ses mots mais aussi par son silence, par ses mouvements, par ses réactions ou par leur absence [...] à la création ou au développement d'idées qui se trouvent « quelque part au milieu de la table » [217]. Le format, dans lequel on peut reconnaître nos *workshops* actuels, fut en son temps tenu comme une innovation contrecarrant la logique productiviste des grands colloques, et mise au service d'un décloisonnement des savoirs par la participation directe et spontanée de profils hétérogènes. Pour autant, la *small conference* ne se substituera jamais à la *big*...

Dans la dernière partie de l'ouvrage, Françoise Waquet organise son propos autour de « L'ordre

raisonné », en laissant place aux discours au moyen desquels les savants ont dit ce qu'ils faisaient et pourquoi ils le faisaient : « Les outils du savoir font l'objet de discours. Ceux-ci ne relèvent pas de l'ordre abstrait. Ils ne s'inscrivent pas dans des considérations théoriques ou philosophiques [...] ils sont la réponse tangible apportée à des situations concrètes quand les acteurs s'interrogent sur la meilleure façon de produire et de communiquer le savoir, bref, de travailler » [246]. Surabondance, urgence, obsolescence : tels sont les maîtres-mots qui orientent, au XVI^e comme au XXI^e siècle, les opérations d'ordonnement du savoir. Le biographe Conrad Gesner l'énonçait déjà en 1540 : « *Resinfinita est* [la matière est infinie] » [250], constatant par là la grande abondance de livres à laquelle il avait à faire. Françoise Waquet montre l'homogénéité des manières de la qualifier : « profusion, prolifération, surabondance, surcharge... Un labyrinthe, une montagne, un flot, un torrent, un déluge, un océan... » [256]. Et de conclure : « Hier comme aujourd'hui, la masse d'informations a été perçue comme pouvant affecter le progrès des connaissances, voire provoquer un déclin dans la civilisation et le retour de l'ignorance » [258]. Parmi les moyens promus de cet ordonnancement nécessaire, Françoise Waquet préfère la communication orale à l'écrit, parce qu'elle favorise la « vérité d'expérience » [281] et déjoue le temps de la parution écrite; la systématisation des index (en 1475, dans l'édition bolonaise des *Trionfi* de Pétrarque, l'index était présenté comme permettant au lecteur de « trouver d'un coup ce qu'il désirait voir, sans beaucoup se fatiguer à chercher et sans avoir à remuer tout le livre » [284]) ; les jeux typographiques, comme les italiques ; la reliure mobile ou bien encore ce projet de « revue à découper », développé par Paul Otlet et Henri La Fontaine en 1898, qui consistait à « imprimer les articles de plusieurs pages en fascicules indépendants et les petits articles, notes, etc., sur un seul côté de page, l'autre étant occupé par des annonces qui pouvaient être mutilées sans perte » [291] ; encore, les journaux d'*abstracts* qui paraissent dès la seconde moitié du XVIII^e siècle ; ou même la recherche d'une langue scientifique, comme l'*ido*, à laquelle réfléchit la communauté scientifique au début du XX^e siècle. Autant de mesures matérielles auxquelles les chercheurs ont eu recours pour opposer à la surabondance et à l'obsolescence des principes, toujours d'actualité, de rapidité, sûreté et simplicité [276].

Il serait contre-productif de prendre cet ouvrage pour autre chose que ce qu'il est, et de déplorer que

3. Margaret Mead and Paul Byers, 1968, *The Small Conference*, Paris-La Haye, Mouton.

certaines descriptions laissent le lecteur avide de détails sur sa faim – pour chacune des manières de savoir, il est entendu qu'un livre entier aurait pu être déployé (il l'a d'ailleurs souvent été, comme le rappelle l'auteur). Car c'est précisément la contiguïté de ces manières, dans leur diversité temporelle et disciplinaire, ainsi que le parcours offert par Françoise Waquet pour les lier entre elles, qui font tout le mérite de son ouvrage.

Daniela Moisa et Jessica Roda (dir.)

La Diversité des patrimoines. Du rejet du discours à l'éloge des pratiques

Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 224 p.

par Laurent Sébastien Fournier
CNRS-IDEMEC et Aix-Marseille-Université
laurent.fournier@univ-amu.fr

Les neuf chapitres de cet ouvrage collectif rendent compte des débats qui ont marqué la 10^e rencontre internationale des jeunes chercheurs en patrimoine, organisée en 2014 à l'université du Québec à Montréal. Il faut saluer ici la rapidité avec laquelle cette publication paraît, dans un domaine d'études marqué par un renouvellement régulier des analyses et qui connaît un important succès auprès des différentes disciplines des sciences humaines et sociales, mais aussi auprès des décideurs politiques préoccupés par la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine. Venant de jeunes chercheurs, l'initiative est à souligner car elle ajoute une pierre à un édifice actuellement marqué par deux mouvements en apparence contradictoires : la pluridisciplinarité, qui peut faire craindre le risque d'une fragmentation des études patrimoniales, mais aussi la volonté d'unifier les recherches sur le patrimoine sous la bannière thématique des *heritage studies* selon un mode anglo-saxon qui a fait ses preuves ces dernières décennies avec la sectorisation de pans entiers du savoir académique, si l'on se réfère aux *gender studies*, aux *cultural studies* ou encore aux *postcolonial studies* par exemple. Sans doute ce passage d'études strictement disciplinaires à un champ thématique plus homogène n'est-il pas tout à fait étranger au mouvement souligné par les auteurs de l'ouvrage lorsqu'ils évoquent dans leur titre un passage du « discours » aux « pratiques ». Au fond, appréhender le patrimoine dans les sociétés contemporaines ne nécessiterait-il pas de critiquer les

discours tout faits des experts académiques pour considérer le plus sérieusement du monde ce que font au quotidien les « praticiens » du patrimoine ?

Pour saisir ce quotidien, les éditrices scientifiques de l'ouvrage s'appuient sur la notion fondamentale de diversité, dont elles retracent la généalogie depuis la philosophie des Lumières jusqu'au travail actuel des institutions patrimoniales internationales. La difficulté de la notion, dont nos auteurs montrent la complémentarité avec celle de patrimoine, tient à ce qu'elle s'efforce de faire coïncider le particulier et l'universel. Elle est en butte à des critiques de la part des tenants d'une conception « universaliste, intégrationniste et assimilatrice » [2] du lien social, tandis qu'elle est valorisée dans le cadre de projets politiques mettant en avant les minorités. Or, face à ces contradictions spécifiques à la notion de diversité, les institutions patrimoniales ont érigé cette dernière en norme « afin de répondre à un besoin moral et éthique de catégorisation » [4]. Retracer l'histoire même de la notion de diversité permet de mieux comprendre son renouvellement et son « potentiel » dans un contexte marqué à la fois par la globalisation et par la valorisation des particularismes. Pour les auteurs de l'ouvrage, en effet, la diversité mérite analyse si l'on veut bien la considérer « comme un processus créatif, de négociation d'un espace social et humain commun, en fonction de la réalité présente, et non pas comme un processus de sauvegarde et de préservation d'un passé menacé » [10-11]. Mais ce point de vue suppose de travailler la problématique générale des relations entre patrimoine et diversité dans une optique d'anthropologie appliquée, la seule qui puisse rendre justice, tout en étudiant la diversité en tant que notion fondamentale, des nombreuses manières dont celle-ci est valorisée sur les différents terrains présentés dans l'ouvrage.

Le livre, ainsi, expose des études de cas très diversifiées en vue de rendre compte de la diversité des situations de patrimonialisation. Le volume, d'abord ouvert sur une grande variété d'espaces géographiques et culturels, se referme progressivement sur des terrains canadiens, manière peut-être de montrer que la diversité est une notion qui peut fonctionner à différentes échelles. La première partie de l'ouvrage s'intéresse aux mises en scènes de la diversité culturelle dans des contextes fortement marqués par le nationalisme. Au Brésil, nous dit Marina Mafra Garcia, le discours et la démarche stratégiques qui ont été à l'origine du classement du *Frevo* et de la *Samba de Roda*, deux formes culturelles festives et dansées, sur la liste du patrimoine

culturel immatériel de l'UNESCO, ont renforcé un discours politique de valorisation de la diversité interne du pays. Le choix de la candidature nationale a été arrêté en concertation avec le ministère de la Culture sous la responsabilité de Gilberto Gil, ministre et ancien musicien lui-même. Le dossier a été largement piloté par les différentes instances politiques en charge du patrimoine culturel immatériel dans le pays, de telle manière que l'évocation d'une diversité rêvée serve à consolider l'identité nationale brésilienne. De même, aux Seychelles, Marie-Christine Parent montre comment les acteurs des festivals créoles locaux ont appris, dans un temps relativement court, à manier la rhétorique de l'UNESCO afin de valoriser des formes de pratique musicale qui étaient auparavant beaucoup moins centrales dans le paysage culturel local. Aux Seychelles, le vocable de patrimoine culturel immatériel n'apparaît que dans les années 2010, pour remplacer les références à *leritaz kiltirel nasyonal* [héritage culturel national] [48]. Pour l'auteur de l'article, cette évolution linguistique « démontre bien la capacité d'adaptation des gestionnaires culturels seychellois aux différents niveaux de langue » [48, n. 25]. Au Mali, la situation est encore compliquée par le conflit armé qui ravage le nord du pays en 2012. Le projet culturel étudié, un festival itinérant intitulé « Les voix du Mali », illustre les difficultés à penser ensemble l'unité nationale et la diversité des expressions culturelles qui la constituent. Le but du festival est de proposer un moment de réconciliation entre le sud et le nord du pays, mais les divergences de vue apparaissent dans les différentes séquences du festival étudié. Si la diversité culturelle, en tant que « concept volontairement fluide, généralisé et plastique » [75] semble pouvoir idéalement indiquer la voie de la réconciliation, dans la pratique chaque ethnie profite du festival pour affirmer sa position particulière et se distinguer des autres, au risque de ruiner le projet même du festival.

La deuxième partie du livre travaille les géographies et les sémantiques de la diversité à travers trois nouvelles études. Charlotte Pescayre s'intéresse au cas des danseurs de corde mexicains, qu'elle étudie en marchant elle-même sur un fil tendu, pour ainsi dire, entre sa recherche anthropologique et sa propre pratique d'équilibriste. Le résultat est vertigineux lorsque l'on devine les rôles multiples que doit endosser le chercheur en patrimoine, tout à la fois analyste, expert et praticien engagé dans la présentation de son propre savoir-faire artistique. À travers le regard participant de Charlotte Pescayre, on découvre une pratique

influencée par les « normativités internationales en matière de patrimoine culturel immatériel » [84] et qui hésite entre logique de patrimonialisation et logique de spectacularisation. Dans une perspective complémentaire, les deux contributions suivantes se concentrent sur des patrimoines cosmopolites, revendiqués par des communautés migrantes ou associés à des lieux de la globalisation culturelle. Anamaria Iuga analyse l'attachement à leur patrimoine des migrants roumains de la région des Maramures. Ce dernier se rapporte à des objets matériels, mais aussi à des habitudes et à des rites associés à leurs communautés d'origine. L'article étudie les signes de l'identité locale, non seulement dans un village roumain, mais aussi dans un village andalou où une grande partie du village roumain étudié a élu domicile. Dans les maisons des émigrés, elle trouve des objets présentés sous la forme de petits musées domestiques grâce auxquels les occupants entretiennent des liens de mémoire avec leur communauté d'origine. De son côté, Marie-Laure Poulot étudie une rue de Montréal, le Boulevard Saint-Michel, comme lieu d'expression privilégié des patrimoines associés à certaines communautés. Elle montre comment la diversité des patrimoines apportés par les différentes communautés migrantes contribue à marquer l'espace urbain montréalais et à en accentuer le cosmopolitisme.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, les articles insistent sur le cas du patrimoine religieux. Edith Prigent propose d'abord une intéressante analyse du patrimoine de la communauté mohawk au Québec. Elle enquête ainsi sur un groupe d'Amérindiens qui a été converti au catholicisme dès le XVII^e siècle et a produit un ensemble d'objets patrimoniaux qui exaltent la foi catholique dans la langue et dans le style Mohawk. Dans le contexte contemporain de revendication des cultures autochtones au Canada, tout l'enjeu est de savoir comment présenter cet héritage religieux venu de l'époque coloniale. La valorisation de ce patrimoine métissé, note l'auteur, renforce l'attractivité touristique et permet finalement à la communauté Mohawk « d'assurer et de consolider de plus en plus son pouvoir de décision dans les projets culturels » [177]. Ainsi, la diversité culturelle issue de l'histoire est-elle plus importante que les discours critiques vis-à-vis de la colonisation passée. Dans une perspective assez comparable, Marie Bridonneau étudie l'instrumentalisation touristique et économique du patrimoine religieux en Éthiopie. Dans la ville de Lalibela, les dissensions sont vite oubliées lorsque l'espace sacré doit être partagé avec les touristes. Le processus de mise en

tourisme est intéressant en soi, car il « rend caduque la séparation classique entre espace sacré et espace profane » [189]. Autour des églises elles-mêmes, c'est tout l'espace urbain qui se trouve reconfiguré par les nouveaux usages touristiques du patrimoine. Enfin, Guillaume Boucher interroge le patrimoine religieux bâti du Québec comme un possible point de départ pour une « sociabilité cosmopolite » [201]. Il examine le cas d'une église transformée en centre d'accueil de migrants et les interactions qui s'ensuivent entre le groupe des paroissiens et les nouveaux usagers des lieux. La sociabilité décrite ici se nourrit à la fois de cohabitation harmonieuse, de conflits et de négociations, en particulier lorsque des symboles d'autres religions sont présentés sur les murs de l'église. On passe alors d'un espace de culte à un espace de contact [217], ce qui ouvre la voie à de nouvelles formes de vivre-ensemble dans une société culturellement diversifiée.

Si certains exemples sont traités de manière plus approfondie que d'autres, l'ensemble de l'ouvrage constitue une production intéressante, car elle met résolument en œuvre l'idéal des *heritage studies*, à savoir une approche à la fois comparative, interdisciplinaire, et qui se nourrit d'une grande diversité de thèmes et de terrains autour de l'étude de formes très diversifiées de patrimoine. La discussion réunit des anthropologues, mais aussi des géographes, des sociologues et des juristes autour d'un objet commun dont on perçoit à la fois la diversité et le potentiel pour des études à venir. Les notes de bas de page, très informées, compensent largement la fraîcheur ou le style un peu académique de certains des articles ; elles donnent au livre un statut précurseur qui se confirmera certainement au fil des années avec le développement de ce champ d'études.

Mary Schirrer (dir.)
S'immerger en apnée. Cultures motrices et symbolismes aquatiques
 Paris, L'Harmattan, coll. « Mouvement des savoirs »,
 Paris, 2015, 305 p.

par Julien Fuchs
 Université de Bretagne occidentale
 julien.fuchs@univ-brest.fr

De l'apnée, le grand public connaît aujourd'hui principalement deux visages. Celui, mythifié par *Le Grand bleu* en 1988, de Jacques Mayol incarné par Jean-Marc

Barr, et celui, impassible, de Guillaume Néry, champion français ayant frôlé la mort en septembre 2015 à la suite d'une erreur de mesure des organisateurs des championnats du monde à Chypre. L'apnée est pourtant loin d'être une discipline d'icônes. C'est à une plongée passionnante dans cet univers d'eau, composé de pratiquants de plus en plus variés nageant pour leur plaisir autant que pour se confronter à eux-mêmes, et qui pose dans le même temps la question de la limite de la vie et de la mort, que Mary Schirrer, maître de conférences à la faculté du Sport de Nancy et apnéiste de haut niveau, nous convie dans cet ouvrage collectif.

Pratique ancestrale de professionnels de la pêche et de la conchyliculture, l'apnée sportive s'est développée à la fin du xx^e siècle en s'autonomisant peu à peu de la chasse et de la plongée sous-marines. Elle est aujourd'hui une activité démocratisée à laquelle accède un nombre de nageurs de plus en plus important, que ce soit en lac, en mer ou en piscine. Pratique codifiée, institutionnalisée et internationalisée depuis le milieu des années 1990, l'apnée est d'abord une immersion. Elle renvoie avant tout à la question de l'adaptation du corps et de ses ressources dans un milieu dans lequel le plongeur cherche à se fondre. Cohabitent alors en son sein des valeurs et des représentations, parfois contradictoires, puisque empruntant à la fois au registre symbolique de l'expérience sensorielle et à celui de la performance corporelle. Au sein de la « communauté de l'apnée » se côtoient ainsi jeunes et moins jeunes, nageurs invétérés et usagers de l'eau, esthètes et compétiteurs. Un constat donc : saisir cet univers dans sa complexité symbolique et sociale nécessite une pluralité d'approches. Le pari de faire cohabiter dans un même *opus* ethnologues et philosophes, sociologues et physiologistes, psychomotriciens et artistes est réussi, car les contributions réunies ici convergent vers l'analyse d'une culture motrice (au sens d'interaction d'un corps avec son environnement) autant que d'une « technique du corps » (au sens maussien). Mieux : les textes présentés interrogent finalement tous, même indirectement, la notion de « culture aquatique », c'est-à-dire le rapport à l'eau en tant qu'environnement de notre société.

Dans une première partie à vocation historique, Gilles Raveneau analyse l'apnée « ordinaire » en montrant comment celle-ci se construit, en puisant souvent dans le registre de l'enchantement, en écho à une société de l'individu et du bien-être. L'apnéiste d'aujourd'hui n'est pas ce plongeur disposant d'un capital physique hors du commun, mais d'abord un individu

qui, « rendu attentif à ses réactions organiques et psychologiques, à la symbolique autant qu'à la physiologie, forme une expression esthétique spécifique » quant à sa présence au monde [58]. La présentation, par Olivia Fricker (présidente de la Commission nationale d'apnée) a de son côté pour mérite d'explicitier l'évolution de l'apnée fédérale, dont on comprend la difficulté à se structurer selon un modèle partagé. La deuxième partie emmène le lecteur sur le terrain des représentations et des imaginaires. L'usage de la monopalmé par exemple, finement analysé par Mary Schirrer, renvoie au mythe de la sirène et d'une fusion homme ou femme-poisson en même temps qu'il enchante la pratique. La troisième partie, plus philosophique, interroge surtout la thématique de la réémergence de sensations par l'apnée, de conscience de soi et de retour sur soi : selon Bernard Andrieu, l'apnée est bien une « émergence par l'éveil sensoriel qu'elle provoque dans le corps vivant et dont la conscience est progressivement modifiée en fonction de sa durée » [136]. Yann Benoist par exemple, étudiant les rites des apnéistes, montre comment les pratiquants aspirent à expérimenter une façon de vivre différente, orientée vers une fusion du corps et de l'esprit telle que le yoga la propose : une « occasion de se construire un être idéalisé qu'ils peinent à faire s'épanouir ailleurs, dans la société occidentale » [164]. Le mythe du mouvement pur fonctionne ici à plein, et l'on perçoit ainsi toute la relativité de cet imaginaire qui, pourtant, imprègne profondément les représentations des apnéistes. La quatrième partie de l'ouvrage est sans doute la plus hétéroclite, qui mêle approche physiologique de l'apnée au service de la performance de jeunes nageurs (Corinne Guingamp et Maël Rugani), réflexion sur l'apprentissage du savoir-nager dans notre société (Valérie Schwob) et expérimentation praxéologique d'un protocole visant à montrer que les hommes ont tendance à sous-estimer leurs capacités d'apnée dynamique (Luc Collard et Corinne Fantoni). La cinquième partie, elle, est originale dans le sens où elle aborde l'apnée dans sa dimension thérapeutique. Par une analyse de la « delphinothérapie », thérapie assistée par des dauphins, Fabienne Delfour, Marie Maurer et Jean-Louis Adrien réfléchissent aux bénéfices réels de cette pratique auprès d'enfants souffrant de troubles du comportement, au-delà de son idéalisation médiatique ou de la critique scientifique dont elle fait l'objet, quand Anne-Lyse Chabert montre que l'apnée, en tant que pratique de mise en hypoxie volontaire, tend à rapprocher l'expérience corporelle

des apnéistes, de celles des personnes en situation de handicap. Enfin, l'idée de clore cet ouvrage par une sixième partie présentant la trajectoire singulière de Georgette Raymond, vice-championne du monde en 2011, est intéressante. Guidée par Didier Zaenger et Mary Schirrer, l'apnéiste se livre, et offre alors au lecteur la possibilité de devenir lui-même celui qui s'immerge.

Scientifiquement serré, joliment illustré, hétéroclite, ce livre est à l'image de l'apnée : généreux, complet et rationnel, il n'en oublie pas l'homme, ses aspirations et ses représentations. Si l'on aurait sans doute aimé en savoir un peu plus sur les tensions que connaît aujourd'hui le monde de l'apnée (entre la Fédération française d'études et de sports sous-marins-FFESSM et l'Association internationale pour le développement de l'apnée-AIDA par exemple), de la même manière que l'on aurait pu attendre des éclairages sur d'autres aires culturelles (la pratique de l'apnée est très répandue sur les cinq continents), cet ouvrage constitue une pierre importante dans l'analyse de cette pratique sportive et sociale.

Fanny Lignon (dir.)

Genre et jeux vidéo

Toulouse, Presses Universitaires du Midi, 2015, 268 p.

par Marie Buscatto

IDHES, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne – CNRS
marie.buscatto@univ-paris1.fr

Les jeux vidéo sont indéniablement une pratique culturelle massive et omniprésente dans nos vies quotidiennes. Chez soi, dans les transports ou au sein des espaces publics, pratiqués seuls ou en groupe (virtuel ou réel), les nombreux jeux vidéo – de *Candy Crush* à *Tomb Raider* en passant par *World of Warcraft* – font l'objet d'usages multiples et variés. Or, les jeux vidéo ont *a priori* plutôt « mauvais genre ». Les médias débattent de manière régulière aussi bien de la pratique addictive des jeunes garçons que des pratiques « masculines », voire sexistes, traversant ses usages collectifs.

Autant de raisons majeures justifiant d'emblée l'intérêt de ce premier ouvrage français sur le genre des jeux vidéo mené sous la direction de Fanny Lignon. Forts de leur connaissance approfondie et de leur pratique régulière de l'objet, treize chercheurs ont cerné les rôles, les personnages, les représentations ou les

pratiques genrées à l'œuvre dans les jeux vidéo. Plutôt que de résumer ces riches contributions, seront discutés ici deux apports majeurs de cet ouvrage à une réflexion encore naissante sur le sujet.

Plusieurs textes s'intéressent plus particulièrement aux stéréotypes sexués – notamment des hommes forts et actifs et des femmes passives et séduisantes, voire mal-faisantes – qui traversent les jeux vidéo et s'efforcent de repérer les transgressions genrées rendues possibles par certains jeux. Prenons l'exemple de l'héroïne de *Tomb Raider*, nommée *Lara Croft*, étudiée par Alexis Blanchet. Non seulement sa représentation évolue selon la période ou les séquences de jeu analysés, entre objet de désir hypersexualisé et femme combattante libératrice et libérée, mais cette représentation dépend aussi des manières dont le jeu est mis en œuvre par le joueur ou la joueuse – selon qu'il ou elle s'identifie au personnage ou en use comme d'un simple outil pour mener l'action. On retrouve des conclusions similaires dans les études de Marion Coville portant sur les appropriations féministes dont font l'objet les jeux *Portal*, *Mirror's Edge* et *Bayonetta*, de Selim Krichane sur la création exceptionnelle d'une héroïne féminine dans le quatrième opus de la série *King's Quest* en 1988 ou encore de Bernard Perron sur les héroïnes féminines ambivalentes des jeux de *Survival Horror*. Les personnages et les schémas d'action à l'œuvre dans les jeux vidéo relèvent majoritairement de stéréotypes sexués bien installés. Cependant, des portes s'ouvrent soit par la création d'héroïnes actives dans certains jeux *mainstream*, soit par la commercialisation de jeux transgressifs aux marges du jeu vidéo – des personnages homosexuels, des héroïnes actives –, soit encore par la multiplication des usages non conformistes de ces jeux – le joueur ou la joueuse a alors la possibilité de choisir des modes de jeu transgressifs.

Mais cette approche par l'analyse des personnages et des modes de jeu ne peut suffire à saisir les usages genrés des jeux vidéo. Comme y invite le texte de Mathieu Tricot, dépasser une analyse centrée sur les seuls personnages et leurs possibilités d'action permet de prendre en compte la diversité des « régimes d'expérience » du jeu, selon les pratiques effectives, les lieux de sa mise en œuvre ou les modes de consommation et de sociabilité qui l'accompagnent. Étudier les jeux vidéo suppose de mettre en place des méthodes spécifiques de suivi du *gameplay*. Doivent ainsi être mises au cœur de l'analyse les capacités des joueurs et des joueuses à suivre les règles du jeu certes, mais également à les bricoler, à les transgresser, voire à les subvertir. Cette idée guide

plusieurs analyses menées dans l'ouvrage. Ainsi l'observation participante du jeu de roleplay *World of Warcraft* menée par France Vachey fait apparaître ces moments où joueuses et joueurs choisissent d'adopter des postures de travestis, de transgenre ou de transsexuels au cours du jeu, expérimentant ainsi dans le monde virtuel des identités sexuelles alternatives. Dans le même ordre d'idées, Virginie Spies et Olivier Zerbib révèlent les manières dont certains et certaines, au cours de jeux vidéo musicaux et dansés, adoptent des personnages différents de leur identité sexuée habituelle qui aboutissent à un « jeu dans les jeux de genre » et aident à la mise en œuvre d'un processus réflexif sur ce qui fait le genre. Ou encore Catherine Driscoll montre comment des jeunes filles, pourtant très minoritaires, sont devenues de pratiquantes expertes d'*EverQuest* ou de *World of Warcraft*, jeux collectifs en ligne alors même qu'elles sont conscientes des difficultés inhérentes au simple fait d'être une fille dans un monde de garçons. Confrontées à des insultes sexistes ou à des situations injustes, elles décident de « ne pas faire d'histoires » afin de ne pas paraître « émotives » ou « susceptibles ». Elles assument plus souvent que les garçons des rôles éloignés de l'action ou encore vivent souvent une relation amoureuse avec un joueur expert. Si elles se considèrent comme jouant aussi bien que les garçons, elles sont également conscientes des obstacles spécifiques posés sur leur chemin de joueuse en tant que fille.

La dernière contribution du livre, portant sur les usages des jeux vidéo, tout à la fois confirme ces analyses – des jeux vidéo stéréotypés offrant cependant des possibilités de jeux avec le genre – et offre une analyse prospective innovante sur les usages des jeux vidéo dans un cadre scolaire. À partir de l'observation de plusieurs expériences, l'Australienne Catherine Beavis montre ainsi, preuves à l'appui, comment les jeux vidéo utilisés dans un cadre éducatif peuvent donner l'occasion aux jeunes garçons et jeunes filles de se distancier des normes de genre régissant leur quotidien. Dans certaines conditions pédagogiques spécifiques, les usages genrés des jeux vidéo peuvent ainsi faire l'objet d'analyses distanciées par les élèves.

Ce premier ouvrage collectif sur le genre des jeux vidéo publié en français tient bien toutes ses promesses. Il permet aux lecteurs peu familiers avec ce média aussi bien de saisir les différents niveaux d'analyse possibles – les personnages, les modes de jeu, les usages effectifs – que ses fondements pratiques – chaque jeu vidéo diffère dans sa conception et les possibles offerts aux joueurs et aux joueuses. Le monde des jeux vidéo

apparaît certes comme un monde très genré, notamment en son centre – les jeux les plus vendus et les plus connus. Mais il ouvre aussi la porte à la transgression aussi bien grâce à l'existence de jeux fondés sur des règles transgressives qu'à la possibilité pour chacun ou chacune de s'approprier les jeux pour relever des défis genrés à sa manière. À la lecture, on regrette cependant l'absence d'un cadrage général qui aurait permis aux lecteurs de mieux distinguer la règle de l'exception : quels sont les jeux existants, leur place sur le marché, les usages qui en sont connus ? La mobilisation systématique des enquêtes produites sur le marché du jeu vidéo et sur les pratiques des jeux vidéo – selon l'âge, le sexe et la classe sociale notamment – aurait sûrement aidé à poser ces éléments de contextualisation de l'analyse. Au regard de l'intérêt de l'objet et de l'analyse ici portée, on attend donc avec impatience un deuxième ouvrage offrant une perspective plus systématique encore sur le genre et les jeux vidéo en France, de leur conception à leur consommation à domicile en passant par leur mise sur le marché.

Solène Billaud, Sibylle Gollac, Alexandra Oeser et Julie Pagis (dir.)

Histoires de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine

Paris, Editions rue d'Ulm, 2015, 206 p.

et

Dominique Jacques-Jouvenot et Yvan Droz (dir.)

Faire et défaire des affaires en famille

Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015, 210 p.

par Martine Segalen

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

msegalen@u-paris10.fr

Voici deux ouvrages collectifs que tout invite à rapprocher, l'un parlant de biographies, au sens des liens entre l'histoire et la mémoire familiales, l'autre cherchant à mesurer les effets des ruptures familiales sur le développement des petites entreprises : dans les deux cas il s'agit d'étudier la famille, ses relations horizontales et verticales, les processus de transmission et de filiation dans le monde contemporain. Tous deux enrichissent ainsi un corpus de thématiques et de données

déjà anciennes en apportant les données de monographies contemporaines.

L'ouvrage collectif dirigé par Solène Billaud, Sibylle Gollac, Alexandra Oeser et Julie Pagis entend toutefois marquer sa spécificité en interrogeant les rapports sociaux de production d'histoires familiales qui diffèrent au sein des fratries, des parentèles (terme que nous préférons à celui de « maisonnée » dont le sens tel que défini par la démographie historique a montré toute son utilité) et des générations. Les paramètres pour tirer quelques généralités sociologiques nouvelles par rapport aux analyses déjà anciennes de Josette Coenen Huther, Anne Muxel¹ et d'autres sont si nombreux qu'ils sont difficiles à dominer, ne serait-ce que parce que « la manière de s'intéresser au passé est liée à la position occupée à un moment donné dans une configuration familiale donnée » [21]. La lecture de l'ouvrage laisse ainsi une impression d'inachevé au plan théorique. Il reste un constat, qui n'est pas neuf d'ailleurs, à savoir que « les pratiques mémorielles sont directement liées à des caractéristiques sociales » [16] et également aux logiques de genre, il est vrai plus rarement explorées autrefois.

C'est donc moins dans ses généralités à volonté théorisante, développées dans l'introduction et la conclusion que dans chacune des six monographies de familles très détaillées, présentées par les quatre éditeurs du volume auxquels se sont joints deux autres auteurs, que réside l'intérêt de l'ouvrage. Chaque chapitre s'organise autour d'un axe problématique singulier : tantôt le rapport à une demeure que certains veulent conserver comme lieu de souvenir familial, et d'autres vendre ; tantôt l'appropriation ou le rejet d'un passé agricole déclassé ; tantôt le rapport aux engagements politiques des parents. Selon les chapitres, l'insistance est placée sur tel ou tel facteur : le rôle du genre dans la construction de la mémoire familiale, le devenir social différent au sein d'une même fratrie, la prise en compte du cheminement parallèle des parents et des enfants.

Le lecteur est à chaque fois immergé dans une histoire singulière, d'autant plus fouillée, et de ce fait attachante, lorsque l'auteur a pu suivre les membres de cette lignée sur une longue période. Devant la complexité des situations et dans le légitime souci de les épurer, les auteurs ont tenté d'éclairer, à l'aide de

1. Josette Coenen-Huther, 1994, *La mémoire familiale*, Paris, L'Harmattan.

Anne Muxel, 1996, *Individus et mémoire familiale*, Paris, Nathan.

schémas, la complexité des trajectoires individuelles au long des fratries, des recompositions familiales, des générations, sises dans leurs contextes socio-politiques. Tentative de simplification bienvenue, mais outre que le graphisme ne répond pas souvent aux critères habituels du dessin des relations de parenté, la lecture n'est pas toujours éclairante en raison justement de la complexité des destins sociaux.

Les deux chapitres les plus intéressants concernent l'impact des récits historiques nationaux sur les devenirs familiaux, avec l'étude d'une famille d'Allemagne déchirée au long de trois générations entre l'Est et l'Ouest, et l'étude d'une lignée kanak anti-indépendantiste, fondée sur l'examen d'un récit familial publié en 1976, dans une décennie qui connaît une grande agitation politique. Dans les deux cas, bien que de façon très différente, ces lignées sont confrontées à des traumatismes historiques majeurs, le nazisme, le communisme, la chute du Mur d'une part, la colonisation et les violences d'autre part. Alexandra Oeser montre les chocs familiaux profonds que constitue le passage à l'Ouest d'un membre de la famille et le déclassement de la partie ossie de la famille après la chute du Mur. C'est à l'aune de ces bouleversements que s'analyse le rejet de la culture politique familiale puis sa réappropriation par des Wessies dont la situation sociale confortable les autorise désormais à assumer leur passé, à travers des objets de mémoire : telle l'écharpe bleue des pionniers portée pendant l'enfance de celui qui apparut longtemps comme un traître à sa famille, la conservation des traces d'un passé nazi par sa propre fille. A travers cette monographie familiale sur trois générations, on perçoit bien l'écho des traumatismes politiques subis par l'Allemagne en l'espace de 80 ans.

Quant à Benoît Trépied, il étudie les conditions de production d'un récit kanak, surprenant, car loyaliste, dans le contexte de la guerre des clans : pour ce faire, il met à jour la généalogie de l'auteur du récit et les contextes politiques et sociaux des relations complexes entre les colonisateurs et les colonisés. La magnification de l'ordre colonial apparaît comme un moyen de légitimer l'ordre social dominé par l'ancêtre de l'auteur du récit. En privilégiant une alliance politique avec l'État, le clan auquel l'auteur appartient peut asseoir sa domination locale, mettant en œuvre une stratégie de pouvoir fondée sur la collaboration avec les Blancs.

Au total, un ouvrage qui s'inscrit dans le courant de recherches sur les liens nombreux entre famille et histoire, des histoires individuelles aux mémoires collectives, inséparables des contextes économiques, locaux,

politiques qui les produisent. C'est aussi dans ce même cadre général que s'inscrit l'ouvrage dirigé par Dominique Jacques-Jouvenot et Yvan Droz. Il prend pour pivot central de l'analyse la TPE (la très petite entreprise familiale) et propose des analyses de cas fort intéressantes sur leur devenir en cas de crise, montrant l'intime interaction entre le champ économique et le champ familial. C'est se demander, dans la lignée des travaux également anciens de Michel Bauer ou François Gresle², « ce que la famille fait à l'entreprise » [9]. L'entreprise « familiale », est définie comme une entreprise où la propriété du capital appartient majoritairement à la famille, où la famille assure le contrôle de la direction, et dans laquelle la transmission à la génération suivante est un enjeu pour le dirigeant ; de plus certains membres de la famille y travaillent, soit de façon régulière, soit ponctuellement [91]. Comme en contrepoint, le premier chapitre s'intéresse aux liens entre famille et entreprise dans le cas de très grandes sociétés françaises, LVMH, Bouygues, L'Oréal, Dassault et autre Hermès pour montrer, à grande échelle donc, comment sont développées des stratégies pour former le successeur, puiser dans le vivier familial afin de trouver le meilleur manager parmi les fils ou les cousins ; on voit aussi les tensions liées à la possession du capital et la distribution de ses revenus. Bref ce chapitre révèle en grand tout ce que l'on verra ensuite en « petit », voire en « très petit ».

Le champ entrepreneurial couvert dans les divers chapitres concerne les petits artisans et commerçants, entreprises familiales ou employant un nombre très restreint d'employés, ainsi que les entreprises agricoles à propos de la transmission desquelles les auteurs rappellent très justement les analyses déjà anciennes, mais qui n'ont guère vieilli de Christine Delphy ou d'Alice Barthez³. A travers les exemples développés au long des dix chapitres, se dévoilent les multiples liens entre famille et entreprise qui expliquent sa fragilité au regard d'un divorce, d'une maladie, d'une querelle familiale. Les divers auteurs mettent tous en évidence le rôle ambigu des épouses d'entrepreneurs. Indispensables souvent pour le lancement de l'entreprise qui repose sur le travail conjoint du couple, elles sont des pièces rapportées qui doivent souvent construire leur légitimité au sein

2. Michel Bauer, 1991, « De l'homo oeconomicus au pater familias » in Martine Segalen (dir.), *Jeux de familles*, Presses du CNRS : 23-42 ; François Gresle, 1977, « Indépendance professionnelle et protection sociale. Pratiques de classe et fluctuations idéologiques du petit patronat », *Revue française de sociologie*, 18, 4 : 577-599.

3. Alice Barthez, 1982, *Famille, travail et agriculture*, *Economica* ; Christine Delphy, 1983, « Agriculture et travail domestique : la réponse de la bergère à Engels », *Nouvelles questions féministes*, 5, 5 : 3-17.

de la parentèle. La division sexuelle du travail est très stricte dans ces contextes entrepreneuriaux, les hommes s'occupant du technique, les femmes de l'administration et de la comptabilité, et accomplissant une tâche double, puisqu'elles prennent en charge le domestique. Double tâche, souvent non perçue comme telle, si l'espace du travail et de la résidence est très proche (appartement au-dessus de la boulangerie par exemple). De plus, les femmes sont toujours des variables d'ajustement au travail, remplaçant au pied levé tel ou tel employé indisponible ou se trouvant exclues du processus de production. Dans certaines configurations, les épouses préfèrent d'ailleurs continuer à exercer une autre profession en dehors de l'entreprise qui pour être dite « familiale » porte bien son nom, puisqu'il faut aussi s'entendre avec les beaux-parents et alliés (frère ou sœur d'époux également parties prenantes dans l'entreprise ou dans le capital de celle-ci). Ainsi voit-on, à propos d'une enquête concernant une entreprise du Vimeu comment Catherine, l'épouse, doit faire régner un bon « esprit de famille » pour que le travail s'effectue sans heurts.

À l'égard de la transmission qui est toujours un moment-clé du cycle de la vie familiale et de la vie de

l'entreprise, les auteurs distinguent deux types d'entrepreneurs : les créateurs d'entreprises et les héritiers. Les premiers, *self made men*, ont une stratégie à plus courte vue que les héritiers qui patrimonialisent en quelque sorte la longévité de l'entreprise. C'est alors que l'épouse qui prend la situation de mère peut avoir une influence importante dans l'image qu'elle forme du métier occupé par son mari. Ainsi, dans le cas des artisans, on observe un refus important de transmission, porté par les mères, afin d'encourager la promotion sociale de leurs enfants. Si l'on peut certes regretter que le nombre de cas concrets développés ne soient pas plus nombreux et qu'au long des chapitres, on rencontre souvent des redites (puisque les auteurs se sont surtout appuyés sur des données quantitatives et qualitatives concernant l'arc jurassien franco-suisse), les enquêtes jettent cependant une lumière intéressante sur un phénomène que l'on pensait dépassé.

Les deux ouvrages prennent ainsi à rebours l'incroyable déni de l'importance sociologique de la famille et de la parenté dans le monde contemporain. Les logiques mémorielles comme les logiques économiques ne sont jamais indépendantes des logiques familiales.